

Fiche 3

Analyse de lettres de poilus à partir de « Paroles de poilus »

Parcours : Art - littérature

Objectifs :

- Analyser des lettres de poilus et d'autres documents afin de comprendre les conditions de vie et de combat des soldats de la Première Guerre mondiale.

Questionnement :

Qui étaient les poilus lors de la première guerre mondiale ? (Pourquoi ce nom, nationalité, conditions de vie, état physique, psychologique, leur activité...)

- Hypothèses :(formulation des élèves)
- Recherche par groupes :
 - Par la recherche documentaire :

Corpus de lettres de poilus (voir annexes)

Questionnement : lecture avec grille d'analyse servant de support aux élèves pour guider le questionnement puis échange collectif.

Pistes de réflexion : champ lexical de la guerre, personnages évoqués (Boches, Bavarois)

Grille d'analyse à faire remplir par les élèves :

Lettre n°	
Description générale : Qui écrit ? À qui ? Pourquoi ? Quelle est la situation ?	
Traces de souffrances morales	
Traces de souffrances physiques	
Conditions de vie dans les tranchées (météo, hygiène, armes...)	
Les différents lieux dédiés au combat (tranchées, réserve...)	
Les sources d'espoir et de réconfort pour avoir le courage d'affronter le combat	
Repérer les différents pays en jeu dans ce conflit	
L'impact dans les vies de leur famille	
Autres remarques	

- Par l'observation :

- Visualisation de deux vidéos sur le site Canopé

« **Moi, un Poilu** » : <https://www.reseau-canope.fr/tdc/tous-les-numeros/la-vie-dans-les-tranchees/videos/article/temoignage-moi-un-poilu.html>

« **Lettres du front** » : <https://www.reseau-canope.fr/tdc/tous-les-numeros/la-vie-dans-les-tranchees/videos/article/lettres-du-front-1.html>

- Cartes postales





LE CHEMIN DES HOMMES



- Par l'enquête (recherche sur deux poilus en particulier) :

- *Claude Choules* (poilu britannique)

https://www.youtube.com/watch?v=1BPe_9vRXAM + articles de presse (monde, Wikipédia)

- *Lazarre Ponticelli* (poilu français)

<https://www.youtube.com/watch?v=VEq00jb2SUK> + articles de presse

- Mise en commun : Transcription et présentation orale des résultats de chaque groupe
- Synthèse générale / Conclusion : Trace écrite générale (développement, carte mentale, dessins, twitt)

Annexes : Corpus de lettres

Lettre 1 :

Gustave Berthier était un instituteur de la région de Chalon-Sur-Saône, il habitait Sousse en Tunisie et a été mobilisé en août 1914. Ce soldat a été tué le 7 juin 1915 à Bully-les-Mines.

Le 28 décembre 1914

Ma bien chère petite Alice

Nous sommes de nouveau en réserve pour quatre jours, au village des Brebis. Le service tel qu'il est organisé maintenant est moins fatiguant. Quatre jours aux tranchées, quatre jours en réserve. Nos quatre jours de tranchées ont été pénibles à cause du froid et il a gelé dur, mais les Boches nous ont bien laissés tranquilles. Le jour de Noël, ils nous ont fait signe et nous ont fait savoir qu'ils voulaient nous parler. C'est moi qui me suis rendu à 3 ou 4 mètres de leur tranchée d'où ils étaient sortis au nombre de 3 pour leur parler.

Je résume la conversation que j'ai dû répéter peut-être deux cents fois depuis à tous les curieux. C'était le jour de Noël, jour de fête, et ils demandaient qu'on ne tire aucun coup de fusil pendant le jour et la nuit, eux-mêmes affirmant qu'ils ne tireraient pas un seul coup. Ils étaient fatigués de faire la guerre, disaient-ils, étaient mariés comme moi (ils avaient vu ma bague), n'en voulaient pas aux Français mais aux Anglais. Ils me passèrent un paquet de cigares, une boîte de cigarette bouts dorés, je leur glissai. Le petit Parisien en échange d'un journal allemand et je rentrai dans la tranchée française où je fus vite dévalisé de mon tabac boche.

Nos voisins d'en face tinrent mieux leur parole que nous. Pas un coup de fusil. On put travailler aux tranchées, aménager les abris comme si on avait été dans la prairie Sainte-Marie. Le lendemain, ils purent s'apercevoir que ce n'était plus Noël, l'artillerie leur envoya quelques obus bien sentis en plein dans leur tranchée.

Nous voilà aux Brebis maintenant. Faillaut a invité hier tous ses chefs de section. J'ai trouvé un lit chez une bonne vieille où je me repose comme une marmotte.

[...] Fais part de mes amitiés à tous. Mes meilleures caresses aux petites, et à toi mes plus affectueux baisers.

Gustave

Lettre 2

Alexis Berthomien a survécu à la Grande Guerre. Entre 1914 et 1918, il écrivait souvent à sa femme Marie Robert, qu'il avait épousée en juin 1914, à Trémouilles, petit village de l'Aveyron, deux mois avant d'être mobilisé.

Le 24 août 1915

Ma chère Marinou,

J'ai reçu ta lettre du 20 et je m'empresse d'y répondre pour te dire que je suis toujours en bonne santé, et suis heureux de t'en savoir de même. Tu me dis que tu es contente des renseignements que je te donne, mais tu comprends que je suis heureux de pouvoir te dire ce que je sais. Tu veux savoir le poids des obus, je le savais bien au juste, mais maintenant je ne me rappelle pas bien de tous, le 77 pèse 20 à 25 kg et la pièce 25 quintaux ; le 105 pèse 30 à 35 kg et la pièce 45 quintaux ; le 220 pèse 80 kg et la pièce 80 quintaux ; le 320 pèse 150 kg et la pièce 150 quintaux.

Ils ont aussi des canons monstrueux de 420 qui pèsent 450 quintaux et les obus pèsent 1000 kg. Ceux-là, ils s'en servent pour démolir les forts ou les fortifications, ceux-là sont traînés par des tracteurs automobiles et l'obus est placé dans la pièce par l'électricité, car c'est impossible aux hommes de remuer un obus. Chaque coût de ses obus leur coûte trente-trois mille francs. Comme artillerie lourde ils en ont en masse, c'est ce qui les sauve, car ces obus font un ravage terrible. Nous autres nous commençons à en avoir beaucoup mais pas comme eux ; les Anglais aussi ont une belle artillerie lourde. L'Italie aussi a une puissante artillerie, leurs canons de campagne sont du même calibre que les nôtres.

Quand tu recevras mes cartes, tu l'auras peut-être vue sur les journaux : une belle victoire navale remportée par les Russes sur les Allemands. Ils leur ont coulé trois croiseurs, sept torpilleurs et un grand cuirassé de 22 000 tonnes et ayant à bord mille treize hommes d'équipage. Tu sais que c'est joli ça, ce sont des milliards qui ont coulé au fond de la mer. Et puis ça les empêche de débarquer à Riga, car s'ils avaient pu débarquer des troupes, ils auraient marché sur Saint-Pétersbourg et les Russes étaient perdus. C'est une belle victoire pour les Russes. Je ne t'en dis pas plus long pour aujourd'hui et en attendant toujours de tes chères nouvelles, reçois ma chérie mes meilleures caresses et mes plus doux baisers. Ton mari qui t'aime.

Alexis

Lettre 3

Michel Taupiac dit « François » avait vingt-neuf ans en 1914. Il était le fils d'ouvriers agricoles du Tarn-et-Garonne. Il avait l'habitude d'écrire souvent à son ami Justin Cayrou qui ne fut mobilisé qu'à la fin de l'année 1915, parce qu'il avait perdu un œil et que les conseils de révisions ne le déclarèrent bon pour l'armée que lorsque les troupes commencèrent à manquer. Après la guerre, Michel Taupiac devint pêcheur sur la Garonne mais aussi herboriste et guérisseur à ses heures.

Dimanche 14 février 1915

Cher ami

Quand nous sommes arrivés par ici au mois de novembre, cette plaine était alors magnifique avec ses champs à perte de vue, pleins de betteraves, parsemés de riches fermes et jalonnés de meules de blé. Maintenant c'est le pays de la mort, tous ces champs sont bouleversés, piétinés, les fermes sont brûlées ou en ruines et une autre végétation est née : ce sont les petits monticules surmontés d'une croix ou simplement d'une bouteille renversée dans laquelle on a placé les papiers de celui qui dort là. Que de fois la mort me frôle de son aile quand je galope le long des fossés ou des chemins creux pour éviter leur « shrapnels » ou le tac-tac de leurs mitrailleuses. La nuit, j'ai couché longtemps dans un tombeau neuf, puis on a changé de cantonnement et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. J'emporte ma couverture perdue à ma selle, ma marmite de l'autre côté et en route. J'étais l'autre jour dans les tranchées (des Joyeux). Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais, avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux grandes bottes qui sortaient de la tranchée, la pointe en l'air, juste à hauteur, comme des porte-manteaux. Et les « joyeux » y suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau. (Authentique.) Je ne te raconte que des choses que je vois, autrement je ne le croirais pas moi-même. [...] Je compte que tu m'enverras des nouvelles de là-bas et je te quitte en t'envoyant une formidable poignée de main.

TAUPIAC

Brigadier 58e régiment 48e batterie 68e secteur

Lettre 4

Gaston Biron avait vingt-neuf ans en 1914. Pendant plus de deux ans de guerre, Gaston, qui ne cessait d'écrire à sa mère Joséphine, avait attendu en vain une permission qui ne venait pas. Et puis le grand jour vint, malheureusement chargé d'une épouvantable déception : à l'arrière, il arrivait que le spectacle de ces poilus arrachés à leurs tranchées dérange... Gaston était le fils d'une famille de sept enfants. Ses sœurs Berthe, Hélène, Blanche, Marguerite, Madeleine et Marie apprirent sa disparition à la fin de l'été : blessé le 8 septembre 1916, il mourut de ses blessures le 11 septembre 1916 à l'hôpital de Chartres.

Samedi 25 mars 1916 (après Verdun)

Ma chère mère,

[...] Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis encore vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu de la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise. Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous avons passé. A la souffrance morale de croire à chaque instant la mort nous surprendre viennent s'ajouter les souffrances physiques de longues nuits sans dormir : huit jours sans boire et presque sans manger, huit jours à vivre au milieu d'un charnier humain, couchant au milieu des cadavres, marchant sur nos camarades tombés la veille ; ah ! j'ai bien pensé à vous tous durant ces heures terribles, et ce fut ma plus grande souffrance que l'idée de ne jamais vous revoir. Nous avons tous bien vieilli ma chère mère, et pour beaucoup, les cheveux grisonnants seront la marque éternelle des souffrances endurées ; et je suis de ceux-là. Plus de rires, plus de gaieté au bataillon, nous portons dans notre cœur le deuil de tous nos camarades tombés à Verdun du 5 au 12 mars. Est-ce un bonheur pour moi d'en être réchappé ? Je l'ignore mais si je dois tomber plus tard, il eut été préférable que je reste là-bas. Tu as raison de prier pour moi, nous avons tous besoin que quelqu'un prie pour nous, et moi-même bien souvent quand les obus tombaient autour de moi, je murmurais les prières que j'ai apprises quand j'étais tout petit, et tu peux croire que jamais prières ne furent dites avec plus de ferveur.

[...]

Ton fils qui te chérit et t'embrasse un million de fois.

Gaston

Lettre 5

Mardi 18 avril 1916

Ma chère mère,

Merci pour ta bonne lettre que j'ai bien reçu il y a quelques jours. [...] Nous sommes toujours à l'arrière dans le camp de Chalons où le bataillon se reforme, et nous avons bien besoin de ce repos, car les quinze jours que nous avons passés à Verdun nous ont plus fatigués et démoralisés que six mois de guerre de tranchées. Je suis heureux que la photographie que je t'ai fait parvenir par Blanche t'ait fait plaisir, c'est un bon petit souvenir, mais ce sera peut-être le dernier que tu auras de moi, car je ne te cacherai pas que, pour nous qui sommes parfois tant exposés, chaque fois que nous écrivons aux nôtres nous pensons toujours que c'est notre dernière lettre et pour quelques-uns c'est vrai chaque jour qui s'écoule. Jusqu'à présent, le hasard a favorisé la famille et, pour moi en particulier, j'ai pu au prix de combien de difficultés m'en tirer sans trop de bobos, mais tu le comprendras ma chère mère, il est presque impossible dans cette guerre interminable de sortir indemne pour celui qui est continuellement exposé et, tu le sais mieux que moi, il est peu de familles qui n'aient pas encore payé par un ou plusieurs deuils sont tribut à cette horrible guerre. La nôtre ne peut pas échapper à cette règle sans exceptions, aussi je ne t'étonnerai pas en te disant que j'ai depuis longtemps déjà fais le sacrifice de ma vie. J'attends simplement mon tour sans peur et je ne demande à la Providence qu'une chose, c'est de m'accorder cette dernière grâce: la mort plutôt qu'une horrible infirmité, conséquences de ces terribles blessures, dont nous sommes témoins tous les jours. Je sais bien qu'il est dur de mourir à trente ans en pleine jeunesse, alors qu'on vient de sacrifier au pays cinq des meilleures années de sa vie, mais que veux-tu, ma chère mère, la mort ne choisit pas, et quand on se trouve en pleine bataille, que le feu fait rage autour de soi, combien et combien qui tombent et qui comme moi n'ont rien fait pour mériter la mort.

Et puis je n'ai pas d'enfants, personne ne souffrira si je disparais, Blanche est encore jeune, elle peut se suffire à elle-même, je ne pense donc pas qu'elle soit malheureuse si je ne reviens pas. Voilà, ma chère mère, dans quel état d'esprit j'affronte le danger; je t'assure que la mort ne me fait pas peur et si quelques fois dans mes lettres je laisse percer un certain découragement, je ne voudrais pas que l'on croie que c'est pas peur. Si je suis démoralisé, c'est que je m'ennuie affreusement. Deux années de guerre, la souffrance, les privations et Verdun surtout m'ont tué.

J'aurais bien voulu venir en permission avant de remonter aux tranchées, cela m'aurait fait du bien et c'eût été pour moi un grand bonheur de venir vous embrasser tous et de passer quelques journées avec Blanche mais, hélas ! Elles sont supprimées et on ne parle pas de les rétablir.

Dans quelques jours Pâques, mais pour nous ce sera un jour comme les autres. Nous aurons probablement une messe en pleine air, et s'il fait beau beaucoup d'entre nous serons heureux d'y assister.

Si tu recevais des nouvelles d'André avant moi, sois assez gentille pour me le faire savoir.

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse un million de fois de tout cœur.

Ton fils qui te chérit

Gaston